

NOUVELLE SÉRIE — N° 75

16<sup>e</sup> Année — 1<sup>er</sup> Février 1911



# La Coopération des idées

REVUE D'ÉDUCATION SOCIALE

PARAISANT LE 1<sup>er</sup> ET LE 16 DE CHAQUE MOIS

Directeur : G. DEHERME



## SOMMAIRE :

- |                            |  |
|----------------------------|--|
| G. DEHERME. . . . .        | <i>Nos Églises menacées.</i>                       |
| ÉLOI PÉPIN. . . . .        | } <i>Aristide Briand.</i>                          |
| E. S. BEESLY. . . . .      |  |
| PAR TOUS. . . . .          | <i>Revue des Opinions, des Faits et des Idées.</i> |
| EDMOND THIAUDIÈRE. . . . . | } <i>Les Livres qui font penser.</i>               |
| G. DEHERME. . . . .        |  |



Le Numéro : 0 fr. 25

PARIS

BERNARD GRASSET, ÉDITEUR

61, rue des Saints-Pères, 61

LA

# Coopération des Idées

Revue bi-mensuelle d'Education Sociale

---

**ABONNEMENT** : un an, France : 4 francs ; Etranger : 6 francs  
Collections de la nouvelle série (années 1908, 1909)  
3 francs par année

*Adresser toutes les communications concernant  
la Rédaction et l'Administration à*

**M. DEHERME, Directeur, à LA SEYNE (Var)**

---

## A NOS ABONNÉS

Ceux de nos abonnés qui seront avertis que leur abonnement est terminé sont priés de nous faire parvenir leur renouvellement pour s'éviter les frais de recouvrement.

Ceux qui ne désirent pas continuer leur abonnement sont priés de refuser au facteur le numéro qui suivra l'avertissement.

### L'UNION COOPÉRATIVE

est un journal bi-mensuel, édité par le Comité central de l'Union Coopérative des Sociétés françaises de Consommation. Il contient des articles, des études, des monographies, des renseignements, etc., sur la Coopération en France et à l'Etranger. — L'Union Coopérative doit être lue par tous ceux qui s'intéressent à la Coopération.

*Prix du numéro, 0 fr. 20 ; de l'abonnement annuel, 4 fr.*

*Etranger, 6 fr.*

Les abonnements sont regus : 1, Rue Christine. — PARIS

---

### LE COURRIER DE LA PRESSE

Tél. 101-50

21, Boulevard Montmartre, — PARIS

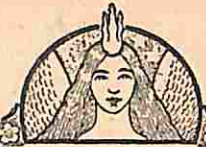
Tél. 101-50

Directeur : A. GALLOIS

#### RÉPERTOIRE PARLEMENTAIRE

Relevé des Votes des Députés et Sénateurs et Nomenclature de leurs Travaux  
D'après le Journal Officiel de la République française

*Le Courrier de la Presse lit 6.000 journaux par jour*



# La Coopération des idées

## *Nos églises menacées*

Le sol émietté n'est plus à la famille qui le cultivait et s'y enracinait; mais au passant qui l'achète, à l'argent qui passe.

Il reste pourtant, dans chaque village, un témoin de la civilisation française. Cet édifice est somptueux ou pauvre, humble ou glorieusement chargé de souvenirs. C'est l'église. Il n'y a pas que l'école où l'on abêtit « laïquement » et « scientifiquement », la loge et la mairie où l'on tripote les élections, le cabaret : il y a encore l'église où croyants et incroyants renouent le lien social, recomposent l'âme de la race.

Les politiciens ne peuvent supporter ce qui unit les cœurs et élève les âmes. Le catholicisme résistant à leurs coups et paraissant se fortifier par la persécution, ils s'en prennent à son expression sociale la plus touchante. Ici, on laisse les églises tomber en ruines; là, on les profane vilainement; ailleurs, on les fait sauter à la dynamite. Quinze siècles de civilisation, les sentiments profonds de cinquante générations de Français sont livrés au béotisme, à l'homaiserie stupide, au vandalisme sacrilège de fonctionnaires arrivistes et de municipalités sectaires et alcooliques.

Mais nos maîtres vont trop loin. Ils triomphent



avec trop d'insolence. Quand on désocialise les Français, il ne faut pas qu'ils s'en aperçoivent. Si les entreprises de la barbarie ont si bien réussi depuis un siècle, c'est qu'on les masquait de grands mots. Quand on donnait tout à l'argent dissolvant, on invoquait la « liberté », l'« égalité » et la « fraternité » ; quand on propageait un bestial matérialisme, il n'était question que de « progrès » ; quand on rompait toute continuité, quand on reniait les morts, quand on désagrégeait la famille et tous les groupes sociaux essentiels, il s'agissait de dispenser les « droits de l'homme ». Et là-dessus, nous nous laissions piller et brimer avec entrain. C'était pour l'Idée. Maintenant, il n'en va plus ainsi : brutalement on touche au cœur, — et tous les sentiments sociaux se raniment.

Avec une éloquence qui ne doit rien aux mots, Maurice Barrès vient d'adresser un émouvant appel aux cœurs français pour défendre nos églises, ce qui subsiste encore de la civilisation française. On y répondra. Et d'abord les positivistes.

G. DEHERME.

---

## ARISTIDE BRIAND

---

Homo pacis meæ, in quo speravi:  
qui edebat panes meos, magnificavit  
super me supplantationem.

*Psalm. XL, 10.*

*Cen'est pas un spectacle commun qui nous est offert.  
Un homme, qui, il y a moins de dix ans, passait près*

Kropotkine est un des esprits les plus chimériques, mais les plus généreux de ce temps. Sa foi aux miracles de la science, son inébranlable optimisme d'utopiste sont infiniment touchants. Son rêve est passionnant. Il n'est qu'un rêve.

Son ouvrage n'en est pas moins des plus intéressants pour tout ce qu'il contient de faits, de statistiques et d'idées, qu'il suffit d'interpréter avec un sens plus averti des possibilités humaines.

**Les jeunes Filles françaises et le problème de l'éducation**, par PAUL FEYEL, o fr. 60 (Bloud, éd., 7, place Saint-Sulpice). — M. Paul Feyel nous parle de l'éducation des Françaises d'aujourd'hui. Il déplore leur manque d'instruction. Et c'est très bien. Les femmes doivent avoir des clartés de tout. Mais les lycées, les écoles supérieures, les Facultés leur dispensent autre chose : des diplômes. Et cela est plus funeste que l'ignorance. La question est mal posée ; mais elle est traitée avec élégance.

G. DEHERME.

---

#### ERRATUM

Numéro précédent, page 42, lettre de M. A. Vaillant, « à propos du droit individuel » ; au lieu de « sols élastiques », lire : *sols clastiques*. L'auteur nous fait remarquer que « les sables, sédiments clastiques ou détritiques, qui sont des sols incompressibles, constituent des fondations excellentes quand les sables ne sont pas noyés dans des courants souterrains susceptibles de les déplacer ».

---

*Le Directeur-Gérant : G. DEHERME.*

---

*des hommes d'ordre pour le pis des agitateurs, a gravi les hauteurs du pouvoir.*

*Le blasphémateur de la Patrie, le prédicateur de la haine des classes, le tacticien de la grève générale, se voit de nos jours le président du Conseil des ministres de la République.*

*Son chemin, nous le connaissons : il n'est pas une étape qui ne soit une trahison. Dans une démocratie, le succès est le prix des complicités. Les honnêtes gens, veules, refusent de se liguier ; le bien, pensent-ils, se protège de lui-même ; les intérêts, plus entreprenants, se coalisent et recherchent leurs courtiers. Sur le grand marché des âmes, il est tant de consciences à céder !*

*A céder, non à acheter ; car ce genre de contrat ne saurait avoir que la durée de la communauté de forfait.*

*M. Briand est homme de grand talent : du pis des dons, quand l'honneur ne le soutient pas.*

*Du socialisme combatif, il glissa vite, à la suite de notre malheureuse affaire Dreyfus, aux affaires ténébreuses de la ploutocratie. Certains services sont là largement rétribués. La Compagnie Transatlantique le convoya du port à la salle de la Lanterne ; de l'officine à la Chambre, et de la Chambre au Cabinet : il y trône.*

*Grand-Maître de l'Université, puis Garde des Sceaux, M. Aristide Briand commande à nos destins. Il est celui qui, suivant le mot de Courier, fait « marcher les gendarmes ».*

*Depuis le bris de la dernière grève des cheminots, cet homme est le défenseur de la Patrie et le sauveur de la fortune publique.*

*Nos journaux, tous aux mains des grandes ban-*



*ques, se reprocheraient de lui épargner leurs louanges. Des compliments pour le passé sont des encouragements pour l'avenir. Il tint plus que ses promesses ; que ne peut-on attendre de lui ?*

*Si, en France, nous connaissons le personnage, il reste inconnu de l'étranger. La finance, puissance éminemment internationale, se garde bien de déprécier son merveilleux instrument. Les correspondants parisiens des grands journaux, européens ou américains, savent ; mais, non plus que leurs confrères français, ils n'ont le droit de manifester une opinion autre que celle de leur direction. Ce n'est que par des allusions les plus discrètes qu'on évoque les péchés d'antan : et M. Briand jouit partout d'une réputation honorable.*

*Une voix connue vient pourtant de se faire entendre. Le professeur E. S. Beesly, dans la Positivist Review de décembre, révèle à ses compatriotes une partie des lares politiques de notre Premier.*

*M. Edward Spencer Beesly, ancien professeur d'histoire universelle à l'Université de Londres, fut toujours un indépendant. C'est lui qui, quoique fonctionnaire, présida la fameuse séance, désormais historique, tenue à St. Martin's Hall, le 28 septembre 1864, où se constitua l'Association internationale des travailleurs. « Dès 1861, il avait défendu la cause du travail contre l'école de Manchester » (1). Il se défend pourtant d'être socialiste.*

*Si cette conduite prouve la haute probité de l'homme, elle témoigne pareillement du noble libéra-*

(1) *The International*, by GUSTAV JAEKH, translated from German by Jacques Bonhomme.

*lisme des institutions anglaises. Sous notre République, un membre de l'Université n'eût pu sans dommage se donner tant d'initiative et en assumer les honneurs.*

*M. Beesly, à près de 80 ans, continue à lutter pour la foi de sa vie. Son autorité philosophique est grande en Angleterre. Historien, son discernement politique surprend et entraîne. Sa Vie d'Élisabeth pénètre les grands desseins de la grande reine. Son Catiline dévoile le complot aristocratique tramé contre les revendications plébéiennes : l'assassinat d'État prépare les révolutions. Les discours des légistes sont plaidoyers ; des souillures à la vérité.*

*Il est des analogies dans l'histoire des hommes ; comme dans la nature, des analogies sans répétition. La situation économique de l'antique Rome évoque, par rapprochement, celle de notre Occident.*

*Mais laissons aller les comparaisons, et voyons la présentation que M. Beesly nous fait du grand favori de la bourgeoisie cosmopolite et contemporaine sous ce titre : « Aristide Briand » (1).*

Les journalistes anglais qui chantent les louanges de M. Briand ne parviennent pas à taire tout à fait « son passé ». Mais les allusions qu'ils y font sont brèves et vagues. Ils éprouvent de la honte à laisser savoir à leurs lecteurs quelles sont au juste les phases du début de carrière qu'en France on évoque contre lui. Il devient donc aussi intéressant qu'instructif de résumer le discours qu'il prononça au Congrès du parti socialiste, en décembre 1899. Remarquons que ce discours ne fut pas prononcé dans

(1) Ce sommaire est une analyse ; seules, les citations entre guillemets sont textuelles.



l'ardeur première de la jeunesse : M. Briand avait alors atteint l'âge mûr de 38 ans :

La grève générale, dit-il, est une idée à la propagande de laquelle j'ai particulièrement consacré mes efforts. Je suis fier d'avoir obtenu l'approbation du premier Congrès de l'Union syndicale auquel je l'avais proposée. Je m'en considère comme le père. Elle a été acceptée par quatre congrès successifs, et je regrette qu'elle ait depuis été rejetée des chefs socialistes, avec un dédain qu'elle ne mérite pas. Il faut qu'entre eux et moi le prolétariat se prononce sur cette mesure. Les grèves partielles sont à mes yeux inutiles, parce que l'employeur est toujours assisté de toutes les forces organisées de la société — magistrats, fonctionnaires, soldats, gendarmes et police. Pour protéger les ouvriers contre l'oppression de ces forces, les syndicats ne suffisent pas ; pas même les Fédérations d'Unions. Rien ne serait efficace qu'une Confédération générale du travail. Des auditeurs peuvent bien considérer ce projet comme une utopie. A moi il semble essentiellement pratique. On n'a qu'à suivre l'exemple des employeurs, qui sont déjà « unifiés contre le prolétariat ». Le principe syndical admis, on est mené irrésistiblement en dernier ressort à la grève générale.

Mais ce n'est pas seulement pour la lutte économique que la grève générale se recommande. Elle a son utilité dans la politique. En fait, c'est dans ce but qu'elle fut approuvée du Congrès syndical de 1892. Jusqu'à présent, quand des victoires révolutionnaires furent gagnées par le prolétariat, les arrangements subséquents sont tous tombés aux mains des politiciens. Mais quand la victoire serait gagnée par les moyens de la grève générale, les instruments de production tomberaient *ipso facto* entre les mains des employés, déjà organisés pour s'en servir au profit des actionnaires. Combien étrange, alors, que les disciples de Marx traitent la grève générale d'utopie et d'erreur !

Il en est qui objecteront : Si la grève générale est révolutionnaire, pourquoi ne pas aller droit à la révolution ? D'autres diront : Les révolutions ne s'organisent pas et

ne se décrètent pas; elles sortent des circonstances quand pour elles les temps sont mûrs.

Si les révolutions à la vieille manière insurrectionnelle étaient encore possibles, « les ouvriers seraient vite dans la rue ». Mais ils savent que leurs efforts seraient noyés dans le sang. « Non, camarades, que je blâme ce mode d'action. Je ne voudrais pas décourager le zèle sous quelque forme que ce soit. Allez à la bataille de l'urne, si elle vous semble meilleure, avec des piques, des pioches, des pistolets, des fusils. Loin de vous désapprouver, je me ferai un plaisir, le cas échéant, de prendre une place dans vos rangs. Ne décourageons pas les travailleurs quand ils veulent s'unir sous une forme d'action qui leur est propre, et qu'ils ont la raison la meilleure de croire efficace. »

Le succès dans la révolution, comme le succès à la guerre, n'est plus qu'une question de mobilisation. Si l'insurrection s'opérait comme jadis, d'abord à Paris, puis dans d'autres villes, la classe bourgeoise, avec ses moyens de transport perfectionnés et son armée plus mobile, l'écraserait en détail. La Commune fut battue parce que confinée à Paris. Mais la grève générale serait déclarée simultanément dans tout le pays. Les travailleurs se mobiliseraient aussi vite que les soldats, et la classe bourgeoise aurait à faire face au danger de tous les côtés à la fois.

Un autre avantage de la grève générale est sa parfaite légalité. L'illégalité serait du côté de la classe bourgeoise si elle violait le droit maintenant admis du travailleur à quitter le travail.

Le grand danger provient de l'armée, dont disposent les capitalistes. Il faudrait agir et on agit sur les conscrits quand ils laissent l'atelier ou la ferme pour la caserne; il est pour eux des devoirs plus hauts que ceux que leur impose la discipline. En cas de grève générale, l'armée ne serait pas un instrument aussi souple qu'en cas de grèves partielles. En général, les soldats sont maintenant casernés très loin de leur résidence, afin qu'ils répugnent moins à tirer sur les grévistes. Mais si la grève devient générale, le jeune soldat se dira en soi-même : J'ai l'ordre de tirer sur ces ouvriers que je ne connais pas; mais, peut-être, en ce moment, au pays, des soldats ont l'ordre de tirer sur mon



père et mon frère. Et alors, pendant que son esprit est plein de ces idées, si l'officier obstiné persiste à lui ordonner le feu, oh ! sans doute, les fusils s'abaisseront, mais peut-être ne sera-ce point dans la direction commandée.

On objectera que si la classe bourgeoise estime l'armée numériquement insuffisante pour faire face à une grève générale de tout le pays, on a une façon très simple d'en accroître le contingent ; c'est-à-dire par la mobilisation des grévistes eux-mêmes. Soit, j'avoue que c'est un moyen. Mais, dans une situation si sérieuse, la classe bourgeoise, à mon avis, y regarderait à deux fois avant de mettre des fusils et des balles dans les mains des grévistes.

Quelques socialistes ont une horreur instinctive pour toute violence ; ils ont assez d'optimisme pour croire que le prolétariat arriverait à l'émancipation par évolution, sans cataclysme social. Des gens espèrent que la justice et l'humanité des idées socialistes gagneraient en force jusque dans les classes de l'opposition. Ce sont de beaux rêves, mais des rêves. L'histoire montre que la classe ouvrière a peu gagné autrement que par la force ou par la menace de la force. Combien peu d'étapes dans la marche de l'émancipation se firent sans marque de sang ! A peine l'idée d'une grève générale fut-elle émise, qu'on proposa au Parlement de retirer le droit de coalition à une partie considérable du prolétariat. Si cette proposition a été abandonnée, et si les gouvernements de la classe bourgeoise ont été forcés, contrairement à leurs principes, d'accepter quelque responsabilité pour régler les conflits économiques, ce fut sous l'influence de la peur...

L'orateur conclut en adjurant le Congrès socialiste auquel il s'adresse de ne pas refuser son adhésion à un mode d'action pour lequel l'Union syndicale avait une préférence si marquée.

De la politique préconisée dans le discours que je viens de résumer, je ne vais pas faire le commentaire. Mon dessein fut de projeter quelque lumière sur le caractère et le passé de l'homme d'État que vient de tant exalter la presse anglaise, d'offrir vraiment en modèle à notre pays.



Six ans et deux mois après ce discours, M. Briand acceptait un poste dans le cabinet Sarrien, et s'excluait par là *ipso facto* du parti socialiste. Le parti l'écartait, et il écartait le parti, avec sa vieille profession de foi par-dessus le marché. Quand un politicien se décide à tourner sa veste, il semble décent de laisser s'écouler quelque temps de retraite, quelque quarantaine volontaire, avant de reparaître en veste à l'envers. Il n'en a pas été ainsi avec M. Briand. La honte ne lui monte pas facilement. Dans le débat du 27 octobre, il lui fallut entendre un simple ouvrier (l'un de ceux qui, en petit nombre, sont à la Chambre); ce député déclarait que, quant à lui, il était demeuré l'adversaire de la grève générale, jusqu'à ce qu'il ait été converti à cette idée par un discours éloquent de M. Briand, prononcé devant les mineurs de Montceau, en 1900. C'est lui maintenant qui vient d'écrouler, d'un bout à l'autre de la France, ses anciens néophytes pour avoir exécuté ce qu'il leur avait dit de faire.

De telles apostasies, non d'opinion, mais de conduite, ne se pardonnent pas en France. Je n'excuse pas la réception tumultueuse que ses anciens camarades et disciples lui firent à la Chambre. Les simples clameurs sont indignes et ne prouvent rien. Mais elles ne sauraient surprendre.

*Punch* représente M. John Burns accueillant l'aventurier français, et met cette légende : « Un autre brave homme qui va droit. » Je proteste contre toute comparaison entre la carrière des deux hommes.

M. Burns n'a pas, autant que je le sache, changé d'opinion ou de conduite pour s'élever à la vie publique. Certes, on ne l'accuse pas d'avoir persécuté ses vieux camarades. J'ose dire qu'il reconnaît que cer-

tains de ses jugements du début étaient hâtifs et mal informés; et que cela ne valait pas la peine d'aller se faire casser la tête, il y a vingt-cinq ans, pour avoir le droit de tenir un *meeting* à Trafalgar Square. Mais il n'a rien fait qui soit pour lui déshonorant quand il accepta un portefeuille dans un ministère radical. Il a rempli son office avec efficacité, une énergie consciencieuse et une sympathie éclairée pour la classe où il naquit, et qui mérite la plus haute louange. Il ne s'est pas froissé des blâmes de vieux camarades qui lui refusaient tout crédit. Il a continué de vivre de la vie simple parmi ceux qui, les premiers, l'envoyèrent au Parlement, parce qu'ils le connaissaient, le respectaient : ceux-là, j'espère, ne manqueront jamais de se rallier à lui quand il réclamera leur suffrage. L'alliance est aussi honorable pour eux que pour lui.

La presse anglaise semble se mettre en tête que la France a trouvé l'homme fort qui abattra l'anarchie et recevra l'appui de tous les amis de l'ordre. J'en doute. M. Briand s'est attiré l'hostilité de bien des gens et le mépris de tous. Il me paraît l'un de ces instruments qu'on jette après un service temporaire. Voyez ce cabinet ! Pas un politicien de marque ou de caractère ne se compromet en sa compagnie.

E. S. BEESLY.

*Ce portrait véridique se suffit.*

*Pourtant il reste incomplet. M. Beesly oublie la solidarité avec M. Hervé, revendiquée de M. Briand au procès du Pioupiou de l'Yonne, le 13 novembre 1901 :*

« Ce n'est pas en avocat que je me présente devant vous, messieurs les jurés, c'est en militant socialiste et révolu-

tionnaire... Toutes les idées de Gustave Hervé sont les miennes; c'est-à-dire que je considérerais comme un honneur de m'asseoir à côté de lui sur ce banc. Nous devons nous attaquer à la racine même du mal, je veux dire à ce que les bourgeois appellent la Patrie. »

*M. Hervé paraît un homme très sincère qu'emballé une idée : une idée belle d'intention ; mais une idée trop incomplète, conséquemment fautive et fort néfaste. Il expie en prison sa franchise, son erreur et la peur qu'il inspire à ses juges. Son avocat, son adepte et son complice, est aujourd'hui son geôlier.*

*M. Aristide Briand, au pied de la statue de Jules Ferry, le 27 novembre 1910, neuf ans, presque jour pour jour, après ses blasphèmes, s'est fait le glorificateur éloquent de notre Patrie!*

*O noble Ferry, les parlementaires, les ennemis, frelatent jusqu'à ta gloire!*

ÉLOI PÉPIN.

---

## Revue des Opinions, des Faits et des Idées

---

### SONNET

Il est de Léonard de Vinci. Il nous a été conservé par Lomazzo. M. le baron Carra de Vaux le reproduit dans l'excellent petit livre qu'il vient de consacrer au grand Florentin, et dont nous parlerons prochainement dans nos « livres qui font penser » :

« Que celui qui ne peut pas ce qu'il veut, veuille ce qu'il peut, car ce qui ne se peut, il est fou de le vou-



loir. *L'homme est sage lorsqu'il se contraint à retirer sa volonté des choses impossibles.*

« Tout notre plaisir et toute notre peine consistent à savoir ou à ne pas savoir vouloir. Que l'homme veuille donc seulement ce qu'il peut, ce qui est conforme au devoir, et ne fait pas sortir la raison de ses bornes.

« Le possible ne doit pas toujours être voulu. Souvent telle chose semble bonne qui bientôt tournera en amertume. Je me plains de ce que j'ai voulu, à peine je le possède.

« Donc, lecteur de ces vers, si tu veux être bon pour toi-même et cher aux autres, veuille toujours pouvoir ce que tu dois. »

### LES CONSÉQUENCES

Dans le dernier numéro de *la Voix des verriers*, organe de la Fédération nationale des travailleurs du verre, on vante les vertus de la grève perlée, du sabotage, en ces termes :

« Nos droits à la vie sont méconnus, on nous leurre, on nous dupe, on nous vainc, on nous désorganise; soit, ne songeons plus à la grève partielle, il y a mieux que cela : travaillons, mais travaillons le moins possible, contentons-nous de peu et faisons en sorte qu'au lieu de gagner de l'argent, le patron en perde.

« Voilà la réponse à l'organisation patronale, à l'assurance contre les grèves.

« Plus de longues grèves, plus de grands sacrifices d'argent, plus de privations, mais la lutte en douce, tout en mangeant, la grève perlée, quoi !

« Ça présente d'autant plus d'avantages que ça n'engage la responsabilité de personne; c'est la conscience individuelle qui guide et commande les actes. La grève, l'ancienne grève, la lutte des gros sous contre les coffres-forts

ne se pratiquait qu'avec le syndicat, la nouvelle va se pratiquer partout, en dehors des syndicats.

« Messieurs les capitalistes, ça branle dans le manche, la vieille honnêteté ouvrière fout le camp. »

La « vieille honnêteté ouvrière », évidemment, est un embarras pour la guerre sociale au couteau où l'on s'engage. Mais les révolutionnaires ne voient pas assez qu'elle a de très grands avantages aussi, qu'elle est indispensable pour l'œuvre d'organisation, de reconstitution sociale. Nous en trouvons, dans le même numéro de ce journal, un curieux témoignage. Voici :

« Le syndicat de Lyon informe que G... est (*sic*) quitté de la verrerie Florent, à la Mouche, en emportant les cotisations de ses camarades, soit la somme de 35 francs. Il est prié de donner de ses nouvelles au syndicat de Lyon, et de rembourser cette somme à Lyon ou au syndicat où il se trouve, faute de quoi il sera mis à l'index partout. »

A saboteurs, saboteurs et demi.

PAR TOUS.

---

## Les Livres qui font penser

---

**Riche Nature**, par VIAUD-BRUANT, 5 francs (Amat, éd., 11, rue de Mézières). — Dans ce nouvel ouvrage, que vient de publier, après beaucoup d'autres, le maître horticulteur Viaud-Bruant, et où il célèbre, sous des formes nouvelles, son culte pour les arbres, les plantes et les fleurs, on puisera des connaissances précieuses, en même temps qu'on trouvera un vif agrément.

L'auteur lui a donné pour épigraphe ce passage de la Genèse : *Cultive la terre et soumetts-la à ton empire.* Ce livre, parfumé comme une belle fleur, et succulent



comme un bon fruit, se divise en trois parties. La première, intitulée : *la Famille heureuse*, est consacrée aux légumineuses : acacia, caroubier, cytise, glycine, luzerne, trèfle, sainfoin, mimosa, réglisse, haricot, etc., etc.; la seconde, intitulée : *la Famille utile*, comprend les graminées : avoine, blé, maïs, orge, riz, seigle, etc., etc.; la troisième, intitulée : *Fleurs et Fruits*, concerne les rosacées : rosier, abricotier, amandier, cerisier, fraisier, pêcher, pommier, prunier, etc., etc.

Enfin, comme conclusion, l'auteur nous a régalié de *Pensées d'un jardinier* auxquelles il a mis cette épigraphe empruntée au Psalmiste : « J'ai donné mes fleurs et mon fruit. Je ne suis plus qu'un tronc retentissant, mais quiconque s'assied à mon ombre et m'entend devient plus sage », et qu'il a dédiées à son fils et à sa fille, Jean et Janine, et « à leur admirable mère, modèle accompli de la vraie femme sociale ».

Une préface, due au très distingué poète Paul Laur, mort tout récemment octogénaire, auteur d'un recueil de beaux vers : *C'est un vieux qui parle*, fait ressortir toute la valeur de ce livre, où la science du botaniste est rehaussée par l'art de l'écrivain et l'intuition du philosophe.

**Les Jours vécus** (*Souvenirs d'un Parisien de Paris*), par JACQUES NORMAND, 3 fr. 50 (Calman-Lévy, éditeurs). — Si l'on me demandait : « Quel est, selon vous, le plus exquis des poètes contemporains », je répondrais sans hésiter : « C'est Jacques Normand », et je crois qu'à mon avis se rangeraient, avec beaucoup de confrères exempts du vilain péché de jalousie, l'unanimité des spectateurs ayant eu la bonne fortune de voir représenter les pièces de cet écrivain à l'Odéon, au Gymnase et à la Comédie-Française, et des lecteurs de ses recueils de vers et de ses contes. Il y a de tout dans ce nouveau livre de Jacques Normand : impressions d'enfance, pages d'histoire anecdotique, portraits littéraires, récits de voyages, esquisses biographiques, paysages de terre et de mer, notes psychologiques, fantaisies lyriques, et en tout cela une finesse d'esprit, une bonté d'âme, une beauté de style, une grâce, un charme indicibles. A lire ces merveilles, si dissembla-



bles l'une de l'autre par le fond, si égales en mérite par la forme, on se croit tantôt devant la vitrine d'un grand joaillier, tantôt devant celle d'un marchand de fleurs rares.

Autant de petits chefs-d'œuvre, entre lesquels on ne saurait à quoi donner la préférence, sinon peut-être à *Five o'clock d'oiseaux*, la merveille des merveilles.

**Pro Pace, almanacco illustrato**, 50 cent. (Bureau de la *Vita internazionale*, 21, Portici Settentrionali, Milan). — Voici la vingt-deuxième année que paraît cet excellent almanach, dû à l'initiative et aux persévérants efforts de notre illustre ami E.-T. Moneta, l'un des plus grands apôtres contemporains de la paix mondiale. Lorsqu'on a suivi, comme nous, cette publication annuelle depuis son origine, on est frappé de l'intérêt et de la variété d'intérêt que son inspirateur y a su donner. Dans un avertissement aux lecteurs, Moneta dit, avec juste raison, que l'Europe et tout le monde civilisé n'auront de paix vraie, sincère et durable, garantie par une convention entre tous les États et par une Cour suprême internationale de justice, que quand tous les citoyens comprendront leur devoir, qui est de s'occuper directement de la politique de leur propre pays.

Il nous est impossible, malheureusement, de passer en revue les nombreux articles de cet almanach, le mieux fait, croyons-nous, de tous les almanachs similaires. On y trouve notamment des renseignements précis sur l'organisation des divers Parlements d'Europe, une poésie admirable d'Ada Negri portant ce titre : *Et Jésus vint...* poésie dans laquelle la célèbre poétesse nous fait assister à un drame lugubre de la misère... Une jeune veuve s'asphyxiant la nuit de Noël avec son enfant, auquel elle a promis, pour qu'il s'endorme bien sagement, que le petit Jésus lui apporterait des jouets le lendemain matin ; on y trouve aussi, traduite en vers italiens par M. Zuppone Ikranî, la *Sainte Alliance des peuples* de notre Béranger. Puis ce sont des articles d'Antonio Fogazzaro, d'Enrico Ferri, de Felice Momigliano, de Frédéric Passy, d'Angelo de Gubernatis. Et combien d'autres, parmi lesquels nous ne saurions oublier celui qui est consacré à notre directeur

et ami Georges Deherme, sous ce titre italianisé : *le Fondateur des Universités populaires*.

EDMOND THIAUDIÈRE.

**L'Ame des Anglais**, par FÆMINA, 3 fr. 50 (Bernard Grasset, éd., 61, rue des Saints-Pères). — C'est par coquetterie féminine que l'auteur s'excuse, dès l'abord, de ses « hypothèses impertinentes » sur l'âme des Anglais, — « sans la connaître après tout ». Il a d'autant mieux fouillé cette âme qu'il l'admire et l'aime. Et il n'y a pas de meilleure disposition pour comprendre. C'est aussi une garantie qu'il éprouve « un plaisir extrême » à nous instruire.

Le sang et le milieu ont fait de l'Anglais un musculaire. « Le musculaire est une maison close. » Voilà un bel animal ! Son orgueil reste taciturne ; mais il est maître de soi. Ni le cœur, ni l'esprit ne l'enivrent. « Tout Anglais est une Ile. Interposée entre lui et les autres, son originalité intime l'enferme comme un océan ». Et pourtant il a le respect des conventions les plus puérides. C'est que son égotisme s'en tient au matériel, sans doute. Les idées, il s'en soucie peu. Ce que l'auteur prend pour du respect n'est, somme toute, que de l'indifférence. On le voit encore mieux dans l'amour et l'admiration que l'Anglais professe pour le ridicule. Ce personnalisme est tout physique. Il peut aller jusqu'à la muflerie. L'originalité intéressante et vraiment humaine est précisément celle du cœur et de l'esprit qu'il ne peut avoir.

Les Anglais « opposent à la douleur morale une sérénité admirable ». Elle le serait bien plus s'ils opposaient aux gênes physiques, aux coups de la vie la même sérénité. Leur impassibilité n'est qu'insensibilité morale. S'ils répugnent tant à prolonger les deuils et les souvenirs, c'est qu'ils limitent tout à leur propre existence. Et il n'est pas de pire erreur. L'Angleterre l'éprouvera.

Certes, ils sont moins dupes des mots. Mais point par intelligence. C'est par inaptitude à se passionner pour autre chose que les satisfactions de leurs corps. Ils en retirent à tout le moins cet avantage assez précieux, que leur amour y est moins bavard que chez nous et moins romanesque. « Il reste au secret des âmes. » Cette pudeur est



d'un grand charme. L'auteur nous fait remarquer qu'en Angleterre, contrairement à ce qui a lieu en France, l'homme aime mieux que la femme. Mais la femme anglaise a le culte du devoir, ce qui est mieux que l'amour.

Fœmina oppose justement notre ascétisme à leur sensualité. L'Anglais aime son corps. Le Français ne songe au sien que lorsqu'il souffre. L'Anglais sacrifie volontiers l'élégance au confortable. L'hygiène lui est un culte. Manger pour lui est chose sérieuse. Il s'y donne entièrement. Sa littérature même ne vise que la volupté. Sa littérature de peur est « chargée d'aveux ».

Il aime le franc jeu chevaleresque. *Fair play*. Cela est à voir. A tout le moins en politique. La réputation de la « perfide Albion » n'est pas usurpée. Je ne crois pas non plus au sentiment religieux des Anglais. Leur individualisme y contredit. La Bible est partout. Mais ce n'est qu'attitude et superstition, cette « crainte mal réglée de la Divinité » dont parle notre La Bruyère. « La superstition est méprisable pour les Anglais », nous dit l'auteur. Il se peut : elle ne les pénètre pas moins. L'auteur ne cite-t-il pas lui-même leur emballement pour le spiritisme ? « Le protestantisme convient admirablement à des gens qui, en même temps, ont un goût si fort d'être libres et un si faible don d'humilité. » Et aucune croyance n'est plus propre que le protestantisme à inspirer la « crainte mal réglée de la Divinité » et des puissances obscures. N'est-ce point dans les pays protestants que la régression mentale que constitue le spiritisme est le plus accentuée ?

L'Anglais manifeste son « goût de l'effort, sa passion de persévérer » par le sport sous toutes ses formes. Encore n'est-ce qu'une façon de mépriser tout ce qui n'est pas seulement musculaire.

Cette âme, qui a ses qualités et ses défauts, traverse une crise. Elle va se transformer. Malheureusement, ce sont surtout les qualités qui menacent de disparaître.

L'aristocratie, qui représentait tout l'idéal de ce peuple de mangeurs et de boxeurs, est attaquée de toutes parts. Et d'abord au dedans, par la ploutocratie pourrissante. Le paupérisme s'aggrave. L'ouvrier menace. Le parlementarisme, qui n'a jamais pu se soutenir qu'avec une aristo-



cratie puissante, n'aura bientôt plus de frein. La démagogie va entrer en scène. Et là, ce n'est pas avec des mots et des rêves qu'on l'apaisera. « Il y a des fléchissements, dit en terminant l'auteur, des colères, du trouble, de l'incertitude, et des bruits de lutte dans le pays anglais. Des menaces sont suspendues sur cette terre de force, d'orgueil et de gloire. Qu'importe, après tout ! C'est l'Angleterre, où l'instinct de résistance à la destruction est plus puissant que la destruction. Elle a connu bien d'autres troubles, des incertitudes plus tragiques, des luttes plus féroces, de pires menaces, et elle est... l'Angleterre... » Jusques à quand ?

**Les Encyclopédistes et les femmes**, par MARGUERITE DUPONT-CHATELAIN, 6 francs (Daragon, éd., 96, rue Blanche). — Mme Dupont-Chatelain a une connaissance étendue de la société littéraire du dix-huitième siècle, l'érudition, le goût de l'anecdote, le don de conter. Mais le sujet exigeait, en outre, quelque psychologie.

Sans doute, Voltaire, Rousseau, Diderot, d'Alembert, Grimm, etc., ont dû beaucoup aux femmes; mais seulement ce qu'ils en voulaient obtenir. Ce n'est pas dans le scandale que les femmes exercent leur influence, et ce n'est jamais que pour adoucir les manières et purifier les mœurs, discrètement. Certes, les femmes tinrent une grande place chez les « philosophes », mais pas dans leur tête ni dans leur cœur. Et cela, il vaut mieux le laisser dans une ombre discrète.

**La Nature pensante**, par G. LE BRUN, 1 franc (E. Figuière, éd., 7, rue Corneille). — Voici une belle manifestation poétique du fétichisme. M. G. Le Brun anthropomorphise la Nature. Il croit qu'elle aussi a « ses souvenirs, ses joies, ses tristesses, ses larmes, ses luttes, ses terreurs ». Il a été l'interroger dans les « trois nobles terres où elle est encore libre : les Alpes, la Bretagne, le Morvan ». Car « la Nature ne pense plus dès qu'elle est asservie ». Le vers est heurté, sauvage comme la Nature qu'il évoque; mais d'une émouvante poésie.

**Œuvres I. Jours d'exil**, par ERNEST CŒURDEROY, 3 fr. 50

(Stock, éd., 155, rue Saint-Honoré). — Ernest Cœurderoy fut un jeune républicain socialiste révolutionnaire de 1848. Pour avoir participé à la journée du 13 juin 1849, il dut s'exiler, — en Suisse d'abord, à Londres ensuite. Ses écrits étaient devenus très rares.

Cœurderoy avait quelques-unes des qualités et tous les défauts des hommes de sa génération. Cela se marque bien par ces *Jours d'exil*. C'est le livre d'un rhéteur de quelque talent, mais chimérique et déclamatoire. Ce bourgeois, ce lettré ne se doute point alors que, dans quelque salle de mairie, un Auguste Comte enseigne à une centaine d'auditeurs, la plupart ouvriers, la sociologie et sa méthode.

**Le Cinquième Évangile**, par HAN RYNER, 3 fr. 50 (E. Figuière, éd., 7, rue Corneille). — Le catholicisme, doctrine de régénération, a tiré du stoïcisme, philosophie de décadence, tout ce qu'en pouvait utiliser la société humaine. Il n'en reste plus qu'un vain exercice d'orgueil dans le néant. Jésus est plus haut que tous les stoïciens. Pourquoi lui faire prendre « la forme d'un rêveur qui n'ignore point que son rêve est un rêve » ? Pourquoi troubler « ceux qui en ont fait un Dieu », en invitant le crucifié « à une ascension nouvelle », c'est-à-dire à être « un Homme » ? A la vérité, cet Évangile de fantaisie n'a rien d'humain. Le stoïcisme n'est-il pas un effort insensé pour s'évader d'une Humanité qui se dégrade ? J'entends bien que, pour M. Han Ryner, Jésus n'est pas matière historique. Voilà bien l'individualisme incompréhensif qui oppose son propre sentiment du moment aux faits et aux croyances des siècles ! Il est beau de prêcher la charité universelle des âmes, il serait préférable ne pas les scandaliser, de ne pas dessécher une source où beaucoup vont étancher leur soif. Il y a là une question de tact. Je n'aime pas la parodie des choses sacrées.

Quant à la philosophie morale que M. Han Ryner semble avoir voulu exprimer, elle est moins que médiocre. Et si elle est peu discutable, ce n'est point parce qu'elle est au-dessus de la discussion. D'ailleurs, l'aventure dernière de Tolstoï l'illustre assez. Passons.

La forme est belle. Si la pensée est vraiment insuffi-



sante, il y a, dans ce livre, une grande poésie. Han Ryner est certainement un bon écrivain et un excellent poète. Mais il ne sera jamais un « génie », comme il se le laisse dire volontiers. Un génie, c'est un Confucius, un saint Paul, un Mahomet, un Comte. L'humanité met au moins cinq siècles pour en produire un. Que M. Han Ryner se méfie donc des adulations de la petite bohème littéraire qui veut se pousser derrière lui. Elles lui seraient plus funestes que l'injuste silence de la presse sur son œuvre, — qui est loin d'être géniale, mais qui est honorable.

**Le Tissu social**, par RAYMOND DE PASSILLÉ, 2 francs (Plon-Nourrit, éd., 8, rue Garancière). — Les castes, qui sont constituées par des fonctions héréditaires ou traditionnelles, et donc fortement caractérisées, les classes peuvent bien former ce que M. de Passillé nomme le tissu social, je nie que les partis puissent entrer dans sa composition normale.

« Les partis politiques, dit l'auteur, expriment mieux encore à notre époque le réflexe de nos diverses sensibilités. » C'est les juger sur l'apparence qu'ils se donnent, non sur ce qu'ils sont réellement. Leur origine ne les explique pas mieux. Ce ne sont que les coalitions d'appétits du moment. Et rien n'est plus confus. « Le tissu social, dit l'auteur, se compose de groupes qui utilisent et adaptent ce que les individus inventent et découvrent. » On peut dire des partis qu'ils sont des agrégats d'égoïsmes qui trahissent leurs groupes en cherchant à exploiter ce que tous les groupes produisent. Et, d'abord, celui qui les contient tous : la nation. Tel noble sera anarchiste, tel ouvrier se fera briseur de grèves, tel bourgeois millionnaire sera socialiste. Les partis sont, en réalité, des floraisons parasitaires morbides. Ils s'épanouissent dans l'anarchie, c'est-à-dire avec la maladie sociale; ils disparaîtront dans l'ordre, c'est-à-dire avec la santé sociale.

M. Raymond de Passillé nous présente tous les partis : monarchisme, impérialisme, sillonnisme, démocrates chrétiens, action libérale populaire, fédération républicaine, alliance républicaine démocratique, radicalisme, socialisme. Il en passe, et des meilleurs. On se demande



comment la société française peut y résister si longtemps.

**La Joie des yeux**, par M.-C. POINSOT, 3 fr. 50. (E. Figuière, éd., 7, rue Corneille). — Roman un peu touffu, qui, se prolongeant trop, ne concentre pas assez l'intérêt, mais où éclate en de belles pages l'enthousiasme de l'artiste. On en retient ceci : Le vieux peintre Dalmérian a connu la joie des yeux. Il en a empli sa vie. Mais tout s'obscurcit et se vide. Il ne voit plus. C'est l'extrême douleur. Une opération lui rendra la lumière, la vie. Mais le choc a été trop rude. Dalmérian ne peut plus espérer. L'opération réussit parfaitement, et Dalmérian en meurt de joie. Son élève François Marlève se débat ensuite contre la misère. Sa femme qui souffre, son enfant qui se meurt le décident aux besognes avilissantes pour les mercantis de peinture. Puis la chance revient, et il atteint la richesse et la gloire. Sa mort théâtrale n'est pas aussi poignante que celle de son maître Dalmérian. Viviane Adras, qui aime quarante ans en silence, est une touchante figure. Mais les autres femmes n'existent pas. Hélène Estieu est sans caractère et la Strékoza n'est qu'un pantin de la littérature boulevardière.

M. M.-C. Poinsoat a de l'imagination et de la force. Il lui manque la patience.

**Positivisme intégral — Foi — Morale — Politique — d'après les dernières conceptions d'Auguste Comte**, par ALFRED DUBUISSON, 6 francs (Georges Crès, édit., 3 bis, place de la Sorbonne). — L'avant-propos du socialiste Eugène Fournière est significatif. Il marque une attention sympathique au positivisme religieux. Sans doute, M. E. Fournière ne se peut dégager complètement des préoccupations politiques et socialistes, il connaît insuffisamment le positivisme ; mais il écrit : « Seules les associations de catégorie peuvent instruire et épurer la démocratie en faisant surgir de leur propre sein les compétences techniques et les valeurs morales que le régime des classes superposées produit si avarement et d'une manière si désordonnée, avec un tel gâchis d'existences et de vocations

précieuses. Seules elles peuvent instituer la religion de l'Humanité, en se vouant, comme on voit déjà que tant d'elles le font, à la culture de nos meilleurs sentiments et à l'extirpation de nos plus mauvais instincts. Ainsi, sur le triple plan de l'activité économique, morale et politique ou sociocratique, se réalise spontanément la géniale construction systématique d'Auguste Comte. »

M. Alfred Dubuisson a aussi bien fait de reproduire aux premières lignes ces paroles de M. Émile Boutroux : « Ces dernières années ont vu reflourir la gloire d'Auguste Comte... Il a suffi, pour que le philosophe prit définitivement son rang parmi les maîtres de l'Humanité, qu'on s'affranchit des jugements tout faits de ses panégyristes, et qu'on le lût. Sa pensée, prise à la source, était bien plus riche et féconde que les formules où l'on croyait la capter. »

Dans son ensemble, ce livre manifeste les bonnes intentions de l'auteur. Malheureusement, elles n'ont pas été tout à fait réalisées. C'est qu'il n'est pas possible de faire contenir toute la pensée de Comte — si condensée déjà dans son œuvre — en un seul volume. Jusqu'ici, le meilleur résumé est le *Catéchisme positiviste*, même après le livre de M. Alfred Dubuisson, qui a pu utiliser la *Synthèse objective*. Ce n'est pas qu'il soit parfait, mais l'essentiel y est, en une forme, quoique rébarbative, précise. Ce qu'on peut souhaiter, c'est un exposé plus clair, d'une forme plus élégante, et mis au point des questions actuelles les plus pressantes. M. Dubuisson n'a nullement rempli ces conditions. Son écriture est beaucoup plus lourde encore que celle de Comte, sans être, de beaucoup, aussi correcte et aussi substantielle. Son livre pourrait être daté de 1860. Il n'aborde aucune question d'application pratique immédiate, ce qui peut montrer que « le positivisme a réponse à tout », comme disait le docteur Audifrent. Quand il s'avise de faire allusion à notre temps, au sujet des catholiques, des royalistes et des socialistes, il est à côté et dans le brouillard, — ce qui réjouit fort mon ami Fournière.

Sans doute, M. Alfred Dubuisson est un positiviste complet, c'est-à-dire compréhensif, et il a suivi aussi fidèle-



ment que possible la pensée de notre Maître ; mais, je le répète, cette pensée régénératrice, il ne l'a pas rendue plus séduisante par sa présentation ni plus accessible au fond. C'est d'un excellent disciple et d'un médiocre propagandiste. Ainsi, c'est bien moins une œuvre de diffusion positiviste qu'une confession personnelle de l'auteur. Si elle ne propage point la doctrine, peut-être contribuera-t-elle à approfondir le sentiment religieux des positivistes convaincus. Mais, à l'heure présente, ce n'est pas ce qui importe surtout.

*Le Catéchisme positiviste*, le *Discours sur l'ensemble du positivisme*, le *Testament*, l'introduction à la *Synthèse subjective* se lisent plus aisément que l'ouvrage de M. Dubuisson. A la fin, d'ailleurs, honnêtement, l'auteur renvoie à l'œuvre d'Auguste Comte, à la source « riche et féconde ».

Il en faut convenir, malgré tout, ce livre donne plus à penser que n'importe quel gros volume de « philosophie contemporain », — ne serait-ce que par les nombreuses citations d'Auguste Comte. On souhaite donc qu'il soit lu.

**Almanach de la Coopération**, o fr. 30, par CHARLES GIDE, DAUDÉ-BANCEL, DE BOYVE, CERNESSON, etc. (*Comité Central*, 1, rue Christine). — Revue du mouvement coopératif dans le monde, statistique des Sociétés de consommation en France, nombreux documents. Brochure à lire et à conserver.

**Civisme et catholicisme**, par E. JULIEN, o fr. 60 (Bloud, éd., 7, place Saint-Sulpice). — Puisque c'est l'Église qui a fait la France, il est absurde de prétendre qu'il peut y avoir conflit entre le devoir du citoyen français et la conscience du catholique romain. L'auteur n'a pas de peine à le montrer. Actuellement, les meilleurs Français sont les catholiques. M. Julien eût pu ajouter que le catholicisme ne s'oppose irréductiblement qu'à l'anarchie. C'est pour cela, d'ailleurs, qu'on le persécute, l'anarchie étant ce qui favorise le mieux l'exploitation du pays.

**Pour la race. Infertilité et puériculture**, par LUCIEN



MARCH (F. Alcan, éd., 108, boulevard Saint-Germain). — « En 1875, dit M. March, la population française donnait 950.000 enfants vivants ; en 1909, elle n'en produit guère plus de 750.000 ! Près de 200.000 enfants de moins chaque année, tel serait le régime de la natalité en France si le déclin s'arrêtait, et rien ne permet de prévoir qu'il s'arrêtera prochainement. » Voilà, le fait nu. La moindre réflexion suffit pour faire entrevoir toutes les funestes conséquences qui en résultent.

M. Lucien March est un de nos plus ingénieux statisticiens. Il a su énumérer en quelques pages, d'une manière saisissante, tous les facteurs de la dépopulation française. C'est là un magistral résumé de la question.

Restait à la résoudre. Ici, M. Lucien March, comme tous les statisticiens spécialistes, n'est plus à son affaire. Il n'a pu qu'indiquer des expédients. Dans *Croître ou disparaître*, j'ai montré qu'ils étaient insuffisants, sinon nocifs. C'est qu'on ne se dispense pas d'une doctrine. Toute question sociale ne comporte qu'une solution générale, et ce n'est pas parce qu'on s'efforcera de ne pas entendre et de ne pas voir cette vérité essentielle, qu'on l'annulera. Il faudra bien y venir, ou périr.

**Habitations à bon marché et Caisses d'épargne**, par HENRY CLÉMENT, 0 fr. 60 (Bloud, éd., 7, place Saint-Sulpice). — Cette importante question est fort bien traitée. Après en avoir fait l'historique, exposé l'état de la législation actuelle qui la concerne, reproduit les statistiques les plus frappantes, l'auteur nous montre les réalisations pratiques, les modèles. Il demande qu'une partie de l'énorme capital des caisses d'épargne soit prêté aux sociétés et habitations à bon marché ou employé directement aux constructions.

En terminant, l'auteur rappelle qu'après Auguste Comte, Le Play voulait que chaque famille, riche ou pauvre, eût la propriété de son logement. « Les institutions qui conservent cette pratique salubre, écrivait-il, sont au premier rang parmi celles qui concourent à la prospérité d'une nation. »

**Aux Antilles. Hommes et choses**, par ROBERT HUCHARD,

3 fr. 50 (Perrin, éd., 35, quai des Grands-Augustins). — L'auteur a parcouru en touriste Trinidad, Grenade, Saint-Vincent, Les Barbades, Sainte-Lucie, la Dominique, la Martinique, la Guadeloupe. Il a eu la chance d'assister, dans les colonies françaises, à une campagne électorale. Il sait voir, peindre et conter avec intérêt.

Dans sa conclusion, M. Robert Huchard compare les colonies françaises aux colonies anglaises, et il ne cèle point son admiration pour celles-ci. « En ce qui concerne spécialement la Martinique et la Guadeloupe, dit-il, la note dominante qui m'en restera, ce qui à la fois explique tout le passé et contient, hélas ! tout l'avenir de ces îles, c'est une haine de races, sourde, inavouée, mais furieuse et qu'avivent encore, parce qu'ils l'exploitent, quelques politiciens de couleur, sans scrupule. » Les métis constituent le parti évictionniste. « Ce parti, il est déjà quelque chose, il aspire à tout devenir ; demain, sans doute, il sera le maître. » C'est la conséquence du système électoral. Ce système joue aux colonies, comme dans la métropole. Ici, ce sont les couleurs symboliques qui servent de prétextes aux partis ; là-bas, ce sont les couleurs réelles de la peau. Pour les luttes électorales, il faut des partis. Le suffrage universel est si absurde qu'il ne se maintient que par la violence et la guerre.

M. Robert Huchard nous avertit : « L'ambition des États-Unis, proclamée à coups de clairon, est d'éliminer progressivement du Nouveau-Monde toutes les nations européennes... Les Américains possèdent aujourd'hui Cuba et Porto-Rico. Les autres Antilles ne peuvent leur échapper, ils le savent. Ils attendent que le fruit tombe pour le recueillir. »

Mais, pour résister à l'invasion menaçante des Jaunes, il faudra bien que tous les blancs se coalisent et même s'unissent avec les noirs. Déjà, « à la Martinique comme à la Guadeloupe, le principal obstacle à l'introduction de la main-d'œuvre asiatique, c'est l'opposition irréductible de la race noire ».

C'est un devoir pour la France de ne pas négliger ces deux petites îles, qui, « par la percée du canal de Panama, vont acquérir une importance exceptionnelle ».



**L'Apologétique**, par Mgr DOUAI, 0 fr. 60 (Bloud, éd., 7, place Saint-Sulpice). — L'éminent évêque de Beauvais s'applique à déterminer quel est l'objet exact de l'apologétique, l'évidence de crédibilité, comment cet objet se différencie de celui de la théologie proprement dite, par quels moyens l'apologétique peut et doit être un moyen efficace de prédication et de conversion.

**Chansons pour celle qui n'est pas venue**, par ÉDOUARD GAZANION, 3 fr. 50 (Édition de *Vers et Prose*, 15, rue Racine). — L'auteur s'est donné toute liberté, même celle de s'astreindre au mètre régulier de l'alexandrin classique. Il s'est efforcé, dit-il, « de modeler le rythme selon l'émotion ». Son émotion, on l'entend bien.

« Celle qui n'est pas venue », c'est celle qui ne vient jamais, sinon sous l'espèce de la douleur. L'absolu du moi ne saurait s'atteindre. La cathédrale de l'égotisme romantique restera triste, parce que déserte. Quand donc les poètes, au lieu de s'essouffler à rajeunir un sujet suranné et absurde, chanteront-ils enfin celui qui vient toujours quand on l'invoque et qui peut emplir de joie la cathédrale de nos espoirs, le Devoir ? La dévotion et le dévouement, voilà le seul thème où s'exalter désormais.

**Le Sport et l'avenir**, par GEORGES CASELLA, 3 fr. 50 (Mathot, éd., 11, rue Bergère). — Apologie des sports. L'auteur a interrogé quelques écrivains sur l'influence sociale des sports. Quarante photographies nous représentent ces hommes illustres dans leurs exercices. M. E. Montfort soulève deux poids de 20 kilogrammes en fumant sa cigarette, M. Pierre Loti se prépare à sauter dans un cerceau, M. A. Mortier fait un « massé » au billard, M. E. Jaloux diabolise et M. Jean Rameau fait la sieste. C'est du plus haut intérêt. Les considérations de l'auteur sur l'influence, l'utilisation, les conséquences du sport sont souvent judicieuses. Mais il s'avance jusqu'à citer Auguste Comte, et cette témérité n'est pas heureuse. M. Georges Casella est un homme d'esprit. Qu'il se limite ! Je suis d'ailleurs pleinement de son avis. Les sports sont d'une utilité sociale incontestable, puisque nous leur devons d'avoir conservé la vie de M. Jules Bois.



**Souvenirs d'un vieil Athénien**, par ÉMILE GEBHART, 3 fr. 50 (Bloud, éd., 7, place Saint-Sulpice). — Dans l'introduction, qu'on reconnaît de M. Henri Brémond, il est dit justement de M. É. Gebhart: « Athénien, il ne le fut pas à la manière des archéologues, mais à celle de Chateaubriand, de Racine et de Fénelon: Les deux sont bonnes. Elles se soutiennent, elles se complètent l'une l'autre. M. Gebhart, qui n'aimait pas les barbares et qui se lamentait parfois de trouver si peu de poésie chez certains savants, ne supportait pas davantage les prétendus poètes qui se moquent de la science. »

Ce livre est donc composé des lettres enthousiastes de jeunesse, de 1862 à 1865, des fameux articles que Gebhart envoyait de Nancy à *la République française*, sous la signature d'« Atticus », de 1877 à 1880, et des tout derniers articles parus dans le *Journal des Débats*, le *Temps* et le *Gaulois* jusqu'en 1907. Il y a donc un peu de tout dans ce recueil: des souvenirs, des portraits de « voyageurs d'autrefois et d'aujourd'hui », des « pèlerinages » aux sources de la civilisation, des notes sur la Grèce d'aujourd'hui. Avec cet écrivain, on va à Athènes, et pour y respecter les dieux, pieusement.

Il y a de tout, ai-je dit. Aussi ne s'étonnera-t-on pas de trouver, entre des promenades archéologiques à Rome et Pompéi et une visite aux îles Ioniennes, une étude sociale émouvante sur Naples et sa plèbe. Quand on a lu ce chapitre, on sait ce que c'est que la misère. Plus loin, on lit une véritable histoire de brigands: « Le diacre rouge », qui serait digne de paraître en feuilleton de journal populaire. Mais c'est de l'histoire, et écrite par Émile Gebhart! Comme il convient en France, ce livre agréable se termine par de la politiquerie. L'auteur nous rappelle que, suivant Platon, dans les cités de pleine démocratie, les ânes se promènent en liberté et tiennent le haut du pavé. Et il ajoute: « Il est si doux de vérifier, dans les sottises que l'on voit, les discours de la sagesse antique! »

**De Cognac à Rome**, par PHILIPPE GOUGUET, 3 fr. (chez l'auteur, à Reignac, Charente). — Itinéraire d'un pèlerin, dont l'esprit fut bien nourri, mais dont la foi resta fer-

vente. Et c'est joliment écrit, sous forme de « lettres à une cousine », avec cette naïveté savoureuse qu'indique assez le titre même du livre. Ce sont surtout les souvenirs de la foi que l'auteur a cherchés. Toute la *Légende dorée* l'émerveille. Pour lui, évidemment, il n'existe que la beauté qui célèbre Dieu et la vérité qui fait vivre les âmes religieuses. Parmi tant de fleurs, je cueille celle-ci : « Bientôt, à l'horizon, une lueur nous captive. Ce n'est d'abord qu'un point rouge qui grossit à mesure que nous avançons; puis l'on dirait d'un brasier allumé par la main d'un berger, sur une montagne, aux approches de la nuit. Le brasier s'agrandit encore. Un énorme nuage incandescent le recouvre. Il s'agit bien en vérité d'un feu de berger. L'homme, qui n'a pu allumer ce feu, ne sauraît l'éteindre. Ce brasier, c'est le brasier de Dieu: *il Vesuvio*, qui, après avoir brûlé Pompéi, est pour Naples une menace perpétuelle, et cette ville folle de joie, malgré la mort qui sournoisement et continuellement l'épie, c'est Naples elle-même, la superbe Parthénope chantée par les poètes et dont le nom est jeté par les employés, clair et doux dans le soir: *Napoli, Napoli!* »

**Les Contrastes**, par RAOUL DE LA GRASSERIE, 3 fr. 50 (A. Lemerre, éd., 27-31, passage Choiseul). — Le poète a suivi l'inspiration du moment, des heures fugaces, joyeuses ou tristes. De là, ces « contrastes », qui sont ceux-là mêmes de la vie. Mais M. Raoul de la Grasserie n'est pas un simple rimeur qui croit devoir nous faire part de ses émotions personnelles. Érudit et philosophe, il revient aux idées. Ici, les contrastes ne sont plus admissibles. L'idée n'est pas le rêve. Elle ne vaut que parce qu'elle s'enchaîne. Le dilettantisme est la négation de la pensée. M. Faguet l'a fait remarquer, le sceptique ne brouille les idées que parce qu'il les méprise. Rien de plus choquant, par exemple, que de lire, après un poème sur la patrie d'un bel accent, un assez plat dénigrement de cette idée vitale.

La forme poétique est définitive. Elle doit être châtiée. Il est fâcheux qu'on s'en soucie de moins en moins. On en vient à publier en lignes d'inégales longueurs ce qu'on



n'oserait produire en prose. Dans ce gros recueil, par exemple, — un des meilleurs qui aient paru cette année, — on rencontre assez souvent quelque beau vers et le sentiment poétique est rarement absent ; mais tout cela demanderait à être remis sur le métier, pour être poli et repoli.

**Champs, usines et ateliers**, par PIERRE KROPOTKINE, traduit de l'anglais par Francis Leray, 3 fr. 50 (Stock, éd., 155, rue Saint-Honoré). — Le titre même, complet : *Champs, usines et ateliers, ou l'industrie combinée avec l'agriculture et le travail cérébral avec le travail manuel*, indique assez le propos de ce livre. Les économistes ont magnifié la division du travail, dont les bienfaits font évidents, mais dont les graves inconvénients ne le sont pas moins : Kropotkine nous recommande surtout l'intégration du travail. Son idéal est une société de travail intégré. Entendons « une société où chaque individu est producteur à la fois de travail manuel et de travail intellectuel, où tout homme valide est ouvrier, et où chaque ouvrier travaille à la fois au champ et à l'atelier; où tout groupement d'individus, assez nombreux pour disposer d'une certaine variété de ressources naturelles — que ce soit une nation ou mieux encore une région — produit et consomme lui-même la plus grande partie de ses produits agricoles et manufacturiers ». Et il ajoute : « Chaque peuple se suffisant par sa propre agriculture et sa propre industrie; chaque individu se livrant à la fois au travail de la terre et à un art industriel quelconque; chacun combinant les notions scientifiques avec la connaissance d'un métier manuel, — tel est, nous l'affirmons, la tendance actuelle des nations civilisées. »

L'industrie se décentralise. Toutes les nations, successivement, s'industrialisent. Voilà d'où provient la crise de l'exportation. « Toutes les nations deviennent tour à tour industrielles; et les temps sont proches où chaque nation d'Europe, ainsi que les États-Unis et même les peuples arriérés d'Asie et d'Amérique, fabriqueront eux-mêmes à peu près tout ce dont ils auront besoin. » La France et l'Angleterre ne peuvent plus être les seules nations pro-

ductrices d'articles industriels. Kropotkine écrit : « Nous sommes en présence d'un fait illustrant la loi du *développement successif des nations*. Et, au lieu de s'en plaindre et de résister, il serait bien préférable de voir si les deux pionniers de la grande industrie, l'Angleterre et la France, ne peuvent prendre l'initiative d'un nouveau mouvement, entrer dans une nouvelle ère. Il vaudrait beaucoup mieux chercher, pour le génie créateur de ces deux nations, une issue dans une nouvelle direction, à savoir l'utilisation de la terre et de la puissance industrielle de l'homme, de manière à dispenser le bien-être au peuple tout entier et non plus au petit nombre. » Si l'Angleterre et la France se laissent dépasser par l'Allemagne et les autres nations, cela tient peut-être à leur décadence. Car il ne paraît pas que l'ensemble du commerce exportateur dans le monde ait tendance à diminuer. Au contraire. Si l'on se borne à chercher des débouchés chez soi, on luttera pour se défendre contre l'invasion, au lieu de lutter pour conquérir. Mais ce sera toujours la guerre, et dans les plus mauvaises conditions.

L'auteur nous fait un merveilleux tableau des possibilités de l'agriculture, par la culture intensive maraîchère, mécanique, scientifique, sous verre, en utilisant l'électricité, etc... Ce qu'il y a à en retenir, c'est que beaucoup trop de terres sont laissées en friches ou exploitées grossièrement. En Angleterre, « plus de la moitié de la surface cultivable est laissée sans culture ». Kropotkine recitifie ainsi l'opinion courante sur la supériorité de l'agriculture anglaise : « Le sol de la France fournit la nourriture à 66 habitants par kilomètre carré, sur 72, — c'est-à-dire à 16 habitants de plus que la Grande-Bretagne pour la même surface. »

La petite industrie n'est pas absorbée par la grande, comme l'assurent les marxistes. « Bien loin de disparaître, dit l'auteur, ces petites industries tendent au contraire à se développer, surtout depuis que l'électricité a permis dans certaines grandes villes, comme Manchester, de fournir la force motrice à bon compte, et juste dans la mesure requise à un moment donné. » La grande industrie a fait surgir une multitude de petits métiers. De là le



développement imprévu des petites industries rurales. En outre, la concentration est souvent superficielle ou occasionnelle. Beaucoup de grandes usines ne sont que des groupements de petites machines, des « agglomérations sous une direction commune d'industries distinctes ». Cette concentration-là n'est pas nécessaire, ses avantages sont douteux et ses inconvénients certains. Elle ne vise pas une production économique, mais des facilités de vente ou de transports. L'individualisme ne pousse pas à la production sociale utile, mais à la recherche du bénéfice particulier. D'où la camelote, le gaspillage, l'exploitation de l'homme. Si la petite industrie subit des échecs, cela ne tient nullement, prétend Kropotkine, à son infériorité économique. « En résumé, ajoute-t-il, on peut considérer comme un fait fondamental de la vie économique de l'Europe, que la défaite d'un certain nombre de petits métiers et d'industries domestiques est due, non pas à une organisation inférieure de leur *production*, mais à ce qu'ils furent incapables d'*organiser la vente* de leurs produits. »

Après s'être décentralisée mondialement, l'industrie va se décentraliser nationalement. Il faut réaliser, dans chaque village, une combinaison de l'industrie et de l'agriculture, en y introduisant la machine. L'agriculture, d'ailleurs, en a tout autant besoin que l'industrie. Ce sera en finir avec le « système de la sueur ». « En fait, dit l'auteur, le trait prédominant des petites industries, c'est qu'on ne constate l'existence d'un bien-être relatif que là où elles sont associées à l'agriculture, là où les ouvriers sont restés en possession du sol et continuent à le cultiver. »

Cette intégration de travail est à compléter. Le travail intellectuel, le travail manuel ne doivent plus être irrédûctiblement séparés. Nous voyons trop que la division extrême du travail a fait disparaître l'esprit d'invention. L'intégration des aptitudes s'impose. Il nous faut réaliser l'homme complet, exerçant à la fois toutes ses facultés, se développant en tout sens. Cela sera possible par une meilleure organisation de la production et de la consommation, une éducation mieux comprise et la bonne volonté générale.

**Bernard GRASSET, Éditeur**  
61, rue des Saints-Pères, 61. — PARIS

---

COLLECTION

## “ LES ÉTUDES CONTEMPORAINES ”

Sous ce titre, la *Librairie Bernard Grasset* commence la publication d'une série d'études sur *les milieux littéraires, politiques et sociaux de ce temps*. Ces études, confiées à des spécialistes qui apporteront à leur tâche, avec toute la documentation désirable, le plus grand souci d'impartialité, ont pour objet de fixer dès maintenant et le plus exactement possible la physiologie de notre époque. Chaque étude forme un élégant volume de 200 à 250 pages et se vend séparément 2 fr.

---

A paru dans la collection Les Études Contemporaines :

### **Le CULTE de l'INCOMPÉTENCE**

Par **Émile FAGUET**, de l'Académie Française

Un volume in-16, 240 pages. . . . . 2 fr.

---

### **La Sorbonne Contemporaine**

Par **Pierre LEGUAY**

---

---

Vient de paraître dans la collection “ LES ÉTUDES CONTEMPORAINES ”

**Docteur GRASSET**

### **Le Milieu Médical et la Crise Médico-sociale**

Un volume in-18 jésus. . . . . 3 fr. 50

---

---

VIENT DE PARAÎTRE :

**ÉMILE FAGUET**, de l'Académie Française.

### **COMMENTAIRE DU DISCOURS SUR LES PASSIONS DE L'AMOUR**

Un volume in-18 jésus.. . . . 3 fr. 50



# CROÎTRE OU DISPARAÎTRE

Par GEORGES DEHERME

Un volume in-16 de 280 pages. Prix : 3 fr. 50

PERRIN et C<sup>ie</sup>, Éditeurs, 35, quai des Grands-Augustins, PARIS

---

# LA CRISE SOCIALE

Par GEORGES DEHERME

(Troisième édition)

Un volume in-16 de 375 pages. Prix. . . . . 3 fr. 50

BLOUD et C<sup>ie</sup>, Éditeurs, 7, rue Saint-Sulpice, Paris

---

# AUGUSTE COMTE ET SON ŒUVRE

## LE POSITIVISME

Par GEORGES DEHERME

Un vol. in-16 de 128 pages, avec deux portraits hors texte,

Prix : 2 fr. 50

(GIARD et BRIÈRE, Éditeurs, 16, rue Soufflot. — PARIS)

---

# L'AFRIQUE OCCIDENTALE FRANÇAISE

Action politique. Action économique. Action sociale

Par GEORGES DEHERME

*Ouvrage couronné par l'Académie française  
et par la Société antiesclavagiste de France*

Un volume in-8 de 528 pages. Prix : 6 fr. (franco : 6 fr. 60)

BLOUD et C<sup>ie</sup>, Éditeurs, 7, place Saint-Sulpice, PARIS

---

# La Démocratie vivante

Par GEORGES DEHERME

Un volume in-8° de 402 pages. Prix : 4 fr. 50 (franco : 5 fr.)

BERNARD GRASSET, Éditeur, 61, rue des Saints-Pères, PARIS

---